

Printemps 1945: l'effondrement du système concentrationnaire

La libération des camps de concentration est précédée de longs mois d'horreurs et de souffrances. Voulant encore croire en la victoire finale, les nazis, qui se débattaient dans l'affolement et les contradictions, prennent des décisions qui entraînent la mort de centaines de milliers de détenus, victimes de liquidations de masse ou d'évacuations brutales. L'effondrement du système concentrationnaire nazi jusqu'à la libération du dernier des rescapés et la capitulation du III^e Reich aura duré plus de quatre mois, de janvier à mai 1945.

Le chaos et la famine règnent dans les camps de concentration et leurs Kommandos du centre de l'Allemagne - à Flossenbürg, Buchenwald, Dora, Bergen-Belsen ou à Mauthausen en Autriche annexée. L'afflux des évacués de l'est, de Stutthof, d'Auschwitz-Birkenau et de Gross Rosen, a engendré une situation catastrophique. Des épidémies de typhus se déclarent. On estime à 45 000 le nombre de morts à Mauthausen et ses annexes durant les

trois mois précédant leur libération en mai 1945. Pour la même période, ils sont 35 000 à Bergen-Belsen, devenu un vaste camp-mouroir, où les nazis expédient les détenus malades. Une détenue, Hanna Hass, décrira cette période de la manière suivante : « *L' inanition est générale, chacun de nous est réduit à une ombre... La nourriture qu'on reçoit se fait chaque jour plus rare. Voilà trois jours qu'on n'a pas vu un morceau de pain... D'interminables transports [convois]*

continuent à affluer. Des files d'étranges créatures se meuvent sans cesse entre les Blocks et les barbelés, pitoyables, à l'aspect terrifiant et si peu semblable à des êtres humains... des fantômes... il n'y a pas assez de place pour tout le monde. Nous déménageons tous les jours et nous sommes chaque fois plus à l'étroit... La boue, la pluie et l'humidité se sont installées avec nous à l'intérieur même des baraques, car celles-ci sont très mal bâties, usées déjà et, pour la plupart, trouées... »

Les bombardements anglo-américains sur l'Allemagne en déroute, qui n'épargnent pas les camps de concentration, rendent la situation encore plus chaotique. Fin mars, début avril 1945, l'état des forces alliées se resserre, Berlin est encerclé. Ce contexte déclenche de nouvelles évacuations de camps, la grosse masse des déportés est jetée sur les routes - les SS liquidant avant de partir les détenus malades ou trop faibles pour marcher.

On estime que près de 35 % de quelque 720 000 concentrationnaires comptabilisés dans cette dernière période sont morts au cours des évacuations.

Le bombardement de Sachsenhausen

Motifs d'espérance pour les déportés, les bombardements alliés font aussi des victimes parmi les détenus. Ainsi au camp de Sachsenhausen, situé tout près de Berlin :

« Le 10 avril 1945, ce n'est pas seulement [le Kommando] Klinker qui est visé par les bombardiers anglo-américains. Toutes les installations du complexe militaire et industriel que les SS ont disséminées dans la forêt de pins autour du camp - le Wald - sont prises comme objectifs. Mais, en voulant toucher le Sachsenhausen des nazis, des bombes tombent aussi sur le Sachsenhausen des anti-nazis, à l'intérieur du triangle caractéristique du camp de concentration, pourtant photographié à plusieurs reprises par les avions de reconnaissance alliés. [...] »

Louis Péarron, qui travaille de nuit [aux ateliers] KWA, est couché dans son Block depuis quelques heures quand les sirènes le réveillent. Pas d'abri dans le camp même; interdiction de sortir. Louis Péarron regarde cependant au-dehors : « La première vague arrive à l'altitude approximative de huit mille mètres. L'avion de tête lâche un engin qui laisse échapper une longue traînée de fumée blanche. C'est le signal maintes fois observé du "Lâchez tout" ! Et cette fois, c'est sur nous qu'il se dirige ! Déjà la deuxième vague apparaît là-haut. Des grappes de petites bombes incendiaires scintillent dans le soleil. »

[...] Robert Franqueville, allongé dans une tranchée entre des ateliers, compte les bombardiers qui volent par groupes de douze. Un vacarme terrifiant interrompt ses calculs : « Une baraque en face de nous disparaît dans un geyser de feu... A l'emplacement de l'atelier des carters, un entonnoir de dix mètres de diamètre est creusé... L'entrepôt principal des huiles, le dépôt d'essence, des logements SS: tout flambe. Du côté du parc à munitions, les explosions font rage... Des déportés affamés se lancent dans les flammes, vers la cantine SS. Ils se sauvent, les bras pleins de saucissons fumants et de pains à demi calcinés. »

■ Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, Sachso. Au cœur du système concentrationnaire nazi (Les Editions de Minuit, 1981)

D'Auschwitz à Buchenwald

Jean Samuel, un jeune Alsacien juif, est déporté à Auschwitz en 1944. Il fait partie des détenus qui en sont évacués le 18 janvier 1945 :

« Nous sommes partis vers l'ouest dans nos pauvres pyjamas de bagnards, chaussés de galoches en bois qui nous blessaient les pieds. Nous avions placé des sacs à ciment sous nos vêtements pour nous protéger un peu.

[...] Nous avons marché sans arrêt jusqu'à la ville de Nikolai - quarante-deux kilomètres. Les dernières heures ont été terribles. Ceux qui tombaient au bord de la route étaient abattus d'une balle par les SS. J'entendais les coups de feu. Notre défilé laissait derrière lui des centaines de cadavres. »
Après avoir encore marché 67 kilomètres dans le froid intense, la colonne des détenus arrive dans la ville de Gleiwitz. Deux jours plus tard ils montent dans des wagons de marchandises découverts pour un voyage effroyable qui durera cinq jours et cinq nuits :

« Nous étions tellement entassés, debout les uns contre les autres, qu'il nous était impossible de nous asseoir. [...] Plier les jambes, c'était prendre le risque de mourir étouffé. De temps à autre, on arrivait à décider de s'accroupir tous ensemble, grâce à quoi on pouvait se reposer quelques instants sur ses talons. Malheur à celui qui n'avait plus assez de réflexe et ne se baissait pas assez vite. [...] Dans notre seul wagon, il y a eu douze morts. [...] Nous n'avions plus rien à manger, que la neige qu'il fallait racler à la cuillère sur les rebords du wagon et sur nos vêtements. Après avoir traversé la Tchécoslovaquie, le train s'est arrêté à Buchenwald. Là, nous avons été entassés à plus de mille dans un Block. »

■ Jean Samuel, Jean-Marc Dreyfus,

Il m'appelait Pikolo. Un compagnon de Primo Levi raconte (Robert Laffont, 2007)

Résistance à l'évacuation

Charles Palant qui a survécu à l'évacuation d'Auschwitz se retrouve à Buchenwald. Mais lui faudra-t-il subir une autre « marche de la mort » en avril 1945 ?

« Nous sentons la fin imminente, mais plus elle approche et plus l'angoisse monte. Ne vont-ils pas nous massacrer pour effacer les traces, à quelques jours ou heures de la Libération ?

Leur plan est autre : la direction du camp s'est mis en tête de nous évacuer à nouveau. Pris en étau entre les Américains et les Soviétiques, ils ne veulent pas rester sur place. Commence alors une terrible lutte pour ne pas se laisser faire : l'évacuation avant l'arrivée des Alliés, c'est la mort presque à coup sûr. Soit par une nouvelle marche forcée, soit par l'envoi vers un mur d'exécution ou une chambre à gaz. Bien sûr, ce n'est pas un combat avec des armes qui s'engage, mais une bataille d'esquive pour ne pas se laisser embarquer. [...] »

Cette bataille contre l'évacuation va durer deux jours. Il faut savoir ce que représente deux jours quand sans cesse on est poussé vers la place d'appel et qu'il faut réinventer un moyen de se défilier, de sortir des rangs, de revenir vers le camp... Les appels succédaient aux appels, les SS sortaient les déportés des Blocks par groupes de 100 ou 200, les amenaient sur la route et nous entendions parler de massacres. Au bout de deux jours l'évacuation par petits groupes a cessé et c'est la totalité du petit camp, du moins ce qu'il en restait, qui s'est retrouvée sur la place et a été poussée à l'extérieur vers un immense atelier. De cet édifice, les Allemands continuaient à nous évacuer, plus facilement.

Il faut tenir, tenir, l'arrivée des Alliés est peut-être imminente. »

■ Charles Palant, Je crois au matin (Le Manuscrit/Fondation pour la mémoire de la Shoah, 2010)

Les évacuations, dernier chapitre de la tragédie concentrationnaire

« Faim, froid, pluie, épuisement, détenus abattus alors qu'ils tentaient l'évasion ou achevés après s'être effondrés au bord d'un fossé : un long chapelet de cadavres jalonna le cheminement des colonnes d'évacuation.

À Ravensbrück, avant l'arrivée des Soviétiques, une partie des détenues avaient été évacuées vers la Suède à la suite de tractations intervenues entre les organisations humanitaires (CICR - Comité international de la Croix-Rouge - de Genève, Croix-Rouge suédoise) et des dignitaires de la SS soucieux, pour éviter le châtimement auquel ils étaient promis, de donner à la dernière minute des gages de bonne volonté ou, comme Himmler lui-même, persuadé que des initiatives étonnantes lui permettraient de se maintenir à la tête du Reich, à la faveur d'un renversement des alliances.

D'autres camps furent libérés sans qu'une évacuation totale ait pu être réalisée, souvent grâce à l'action déterminée de la résistance. Buchenwald se souleva à l'approche de l'armée américaine. À Bergen-Belsen, les

soldats britanniques se heurtèrent à la vision insoutenable d'un énorme charnier dont ils ne vinrent à bout que par recours à des bulldozers, pour érent faire face à un effrayant foyer d'épidémies qu'il fallut réduire par le feu...

Des tragédies brutales sont demeurées dans les mémoires. Nous en retiendrons deux.

Celle de la rade de Lübeck, d'abord. Une dizaine de milliers de détenus de Neuengamme furent embarqués sur plusieurs bateaux, dont le luxueux navire de croisière *Cap Arcona*. Le 3 mai, à cinq jours donc de la capitulation du Reich, l'aviation britannique attaqua et coula cette flotte prête à appareiller vers nul ne sait quelle destination et dont aucun signe ne permettait d'identifier les insolites passagers. Des milliers de détenus furent noyés dans les cales; quant à ceux qui purent sauter à la mer et qui tentèrent de rejoindre le rivage à la nage, ils furent mitraillés par les SS. Des cinq mille détenus du seul *Cap Arcona*, seuls une centaine échappèrent à la mort.

Celle de Gardelegen, ensuite. Un peu plus de mille prisonniers des Kommandos extérieurs de Dora furent enfermés dans une grange qui fut incendiée. Ceux qui, creusant la terre de leurs ongles, réussirent à échapper au bûcher furent mitraillés par les SS, aidés pour l'occasion par des Kapos... Par miracle, échappèrent à la mort moins d'une dizaine de rescapés. Le drame se produisit à quelques centaines de mètres à peine du front des forces américaines.

Si la SS ne put mener à bien sa volonté de ne pas abandonner vivant un seul de ses esclaves, les pertes des derniers jours furent lourdes et, dans les mois qui suivirent leur libération, nombre d'anciens détenus moururent encore dans les hôpitaux improvisés par les armées alliées, avant même d'avoir rejoint leurs familles. D'autres ne rentrèrent que pour succomber peu après. »

■ Maurice Voutey, *Les camps nazis. Des camps sauvages au système concentrationnaire 1933-1945* (Graphein-FNDIRP, 1999)

« Nous portons les malades, les blessés... »

René Petitjean quitte Sachsenhausen le 21 avril 1945 alors que le camp sera libéré le lendemain...

« C'est l'évacuation ! Des groupes de cinq cents à huit cents sont formés sur la grand-place [du camp de Sachsenhausen], et notre groupe part sur les grandes routes d'Allemagne, à pied, avec une couverture. Nous marchons, les premiers jours, allégrement. Nous couchons dans les taillis, les bois, les fossés par tous les temps. Les nuits sont froides et détrempe nos couvertures; nos couches par temps de pluie sont intenables... Nous mangeons quelques feuilles d'arbres, tendres et vertes, mais les étapes sont longues, nous sommes harassés de fatigue. La faim oblige à chaparder des pommes de terre ou rutabagas lorsqu'on passe près de silos sur le bord de la route... Beaucoup de camarades, à bout, abandonnent, se laissent glisser à terre, sur le bas-côté de la route; sans pitié, c'est le coup fatal ! Fusillé à la mitraillette. Le revolver de l'officier claque derrière la nuque. Toutes les colonnes voient ce sort réservé aux faibles, aux malades, aux blessés. Des centaines, des milliers de corps jalonnent les routes, visages tuméfiés, contractés, dont le sang coule de la petite plaie. Les étapes successives de jour et même de nuit maintenant nous affaiblissent. Nous portons les malades, les blessés aux pieds; nous nous secourons dans la limite de nos forces, malgré tout, des camarades français abandonnent cette marche forcée, désespérée, sachant comme elle se termine. »

■ Témoignage, *Le Patriote Résistant*, 1950

Dangereuse errance dans la campagne allemande

Évacués du Kommando de Leipzig dépendant du camp de Buchenwald, Raymonde Tillon et ses camarades parviennent à quitter la colonne des déportés et à s'aventurer dans la campagne, craignant à tout moment d'être reprises :

« A peine alimentés au point de manger parfois de l'herbe chauffée dans un peu d'eau ou de dévorer des fleurs de colza dans un champ, nous avons dormi dans des hangars. Plus sûres de nous, nous allions jusqu'à nous aventurer dans des fermes. Régine prenait contact avec la fermière, lui expliquant que nous voulions du travail. Pendant ce temps, Josy et moi cherchions dans les remises de quoi manger. [...] Tout allait à vau-l'eau dans ce pays en pleine débâcle... les habitants, à l'exemple de leur armée, fuyaient devant l'avance des Alliés. Les maisons, les magasins étaient pillés, vidés de leur contenu. C'est ainsi que,

au milieu de ce fatras, nous trouvions des vêtements nous permettant de passer plus inaperçues et ô richesse ! un lot de grandes rondelles de chocolat ! Une fois, nous avons réussi à nous abriter dans un local, décoré d'oriflammes, d'affiches de propagande, devant servir de siège aux Jeunesses hitlériennes. Nous envisagions d'y passer la nuit, des lits étant à notre disposition. [...] Cela resta à l'état de rêve; de très bonne heure, notre refuge fut investi par une bande de jeunes munis d'un brassard à croix gammée. En hurlant des « *Raus!* », ils nous jetèrent dehors. Adieu notre « trésor de guerre », adieu notre chocolat ! »

■ Raymonde Tillon, *J'écris ton nom. Liberté* (Le Pénin 2002)



Rares sont les photos documentant les évacuations des camps (ici des déportés quittant Dachau). Ce sont essentiellement les témoignages des déportés qui nous renseignent sur cette ultime tragédie de la Déportation.

Vers 18 heures... des soldats américains !

À Dora, évacué depuis le 5 avril, 600 malades intransportables qui, par miracle, ne furent pas exterminés, sont abandonnés à leur sort. L'un d'eux, Jean-Henry Tautzin, raconte l'heure de sa libération :

« Un soir, le 10 avril, les canons tirent face à nous, du côté où ont fui les Allemands, et cependant, dans la nuit, nous voyons ces derniers redescendre quelque peu dans notre direction. L'angoisse nous étreint tous, car, s'ils rentrent dans le camp, nous savons que nous sommes irrémédiablement perdus et que nous serons tous impitoyablement massacrés. Le 11 au matin, tout est calme, d'un calme qui nous effraie un peu, et nous craignons une embûche. La journée se passe dans ce calme et, les nerfs tendus, nous attendons, nous attendons ! Et tout à coup, vers 18 heures, se font entendre des bruits de moteurs de motocyclettes. Nous regardons éperdus et

le cœur battant et, brusquement, mitraillettes sous le bras, débouchent des soldats. C'est alors des hurlements de joie, des cris, des rires, des sanglots... car nous avons reconnu des soldats américains. On assiste alors à des scènes incroyables, des effets quasi miraculeux produits par la psychose nerveuse du choc émotif que nous ressentons. Des malades quasi infirmes se lèvent, et des paralysés arrivent à se traîner jusqu'aux fenêtres... Il semble que les mots soient impuissants pour traduire complètement certaines joies et certaines douleurs, surtout vécues dans de telles circonstances... »

■ Jean-Henry Tautzin, *Quatre ans dans les bagnes nazis* (Imprimerie Crété, 1945)